

Fred Julei



L'Ici et l'Ailleurs

Nouvelles



Fred Julei

L'Ici et l'Ailleurs
Nouvelles

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-9956-1
Dépôt légal : septembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

L'ICI

A la recherche d'un frère qui ressemble à son père	9
Le Grand R de Rihiveli	19
Le lit conjugal.....	27
La fugue	35
A nos âges... ..	49
Répétitions musicales	65

L'AILLEURS

Mielé	76
Dolzia.....	84
Lucia	100
Revenir à Venise.....	120
La nebbia à Venezia.....	134
Acqua alta	148
Promesses du printemps.....	160
Fête et folie douce	174
L'eau des yeux.....	190

L'ICI

EXTRAIT

A la recherche d'un frère qui ressemble à son père

« Jamais je ne leur pardonnerai ! Ma mère m'a dit qu'il était allé les voir, la veille. Il n'avait pas caché à ses parents qu'il était au bord de la faillite... Ils n'ont pas levé le petit doigt pour l'aider, eux qui avaient du fric ! Ils lui ont même fait la morale, une faillite serait le déshonneur, le scandale à Barbezieux...

Le lendemain mon père se suicidait.

Jamais je ne leur pardonnerai ! »

Je regarde mon amie Jane et me dis que décidément on traîne ses blessures de famille toute sa vie. Je comprends sa haine envers ses grands-parents indignes, mais ce qui me surprend c'est la vivacité de sa colère ; comme si cela s'était passé la veille !

Or le décès de son père remonte à soixante ans. Plus un jour. Ce jour infâme où les parents d'un homme refusent de saisir la main tendue de leur propre fils !

Pour Jane, ce n'est pas le geste paternel qui est un scandale, c'est l'absence de geste de ses parents qui est une Honte !

Comme chaque été depuis que je vis dans cette maison, Jane vient passer deux semaines chez moi. Tous nos petits déjeuners se passent de la même manière : l'une boit son thé, l'autre son café et nous reparlons de nos vies.

Je trouve même qu'on ressasse ! On connaît nos vies par cœur ; c'est peut-être parce que nos présents sont un peu vides de présence masculine qu'on se repasse le passé de nos vies...L'une commence par un souvenir ou une remarque, l'autre embraye sur une autre idée et, tout en mangeant nos tartines nous refaisons nos vies à l'envers...

Comment admettre la perte de son père quand on est une petite fille de quatre ans ?

Comment construire sa vie sur une telle blessure ?

La mère de Jane a repris l'entreprise de son mari, et petit à petit, elle a remonté la pente.

Dans les années 30 au XX^e siècle, faire faillite était tellement mal considéré que cela pouvait conduire à un geste désespéré.

Mais la femme qui reste, quel choix a-t-elle ? Sinon de continuer !

Elle ne peut, malgré son chagrin, se permettre le désespoir. L'amour de son enfant est plus important que toute considération d'ordre professionnel. Elle avance pour élever sa fille ; elle avance pour parler à sa fille d'un père qui les aimait toutes les deux. Elle avance parce qu'étant chrétienne, le respect de sa vie lui ordonne de ne pas suivre le mari dans la tombe mais de continuer à vivre, coûte que coûte.

Je comprends que Jane ait tant aimé sa mère : cette femme qui a porté sur ses épaules le poids de deux chagrins inconsolables.

De là à en déduire que certaines femmes sont plus responsables de leur vie que certains hommes, qu'elle choisissent la vie plutôt que la mort, il n'y a qu'un pas à franchir que je franchis allègrement. Puisqu'un jour, après un drame de famille, j'ai dû moi aussi choisir de continuer à vivre.

C'est ainsi que nous parlons de la vie de la mort tout en finissant nos tartines du matin.

Nos petits-déjeuners n'en finissent pas...

Chacune connaissant les grandes lignes de la vie de l'autre : quand ce n'est pas Jane qui parle de sa mère ou de son ex-mari, c'est moi qui évoque l'ex-belle-mère ou l'ex-mari.

Chacune fait sa mini thérapie en expulsant ses rancœurs, ses rancunes et ses indignations.

Chacune se défoulant dans des phrases grossières : « Quand tu penses que ce con-là a osé extorquer du fric à ma mère en train de mourir de son cancer ! »

« Quand tu penses que cette vieille peau a osé m'interdire de te prendre comme témoin à mon mariage ! »

Et puis, au détour d'un mot ou d'une phrase gratinée, on explose de rire ! Et Jane allume une autre cigarette...

Bien sûr, on parle de nos enfants, elle de ses deux filles, moi de mes deux garçons.

Elle est fière de les avoir élevées et de leur avoir mis un métier en mains : l'une est éducatrice et a travaillé une année en liaison avec le Ministère de la Justice, l'autre est infirmière et a trouvé une place de Directrice de crèche. Je suis également fière de mes deux fils, mon aîné, et son Bac + 8 en bandoulière est

Directeur marketing à Londres et mon cadet, qui lui aussi a suivi une filière commerciale, est Responsable marketing à Paris. Nos enfants, c'est notre réussite ! Ils sont aussi la preuve d'un choix conjugal au départ réussi. Ce qui a foiré, c'est la durée. C'est nos changements respectifs : elle, n'acceptant plus un cocufiage institutionnalisé et moi, refusant d'être formatée dans le moule beau-parental !

Bref, nous sommes des divorcées, de celles dont on se méfie, de celles qu'on blâme d'avoir osé détruire une construction, de celles qu'on n'invite plus car gaffe à nos maris elles ne sont pas conformes ces nanas-là !

Alors bien sûr, notre second cheval de bataille est l'hypocrisie ambiante ! De ceux nombreux – et on a des noms... – qui restent par commodité, par confort, ou par lâcheté ! Car ces derniers nous regardent souvent d'un œil concupiscent en nous croisant ou bien en nous mettant carrément dans un lit... Parce qu'ils s'imaginent qu'ils nous ont choisies...

Et, à ce moment précis c'est le quart d'heure confidences grivoises sur les gestes amoureux de nos conquêtes... le rire libérateur devant nos déconfitures : « T'es sûre d'avoir vraiment fait tout ce qu'il faut ?! ». « Attends, j'ai eu un mari bon pratiquant, licencié es Erotisme ! Alors si l'Amant ne sait pas se retenir, où va-t-on ? ». « Le viagra ou la psychothérapie, si tu n'es pas pressée... ». Parfois on a même ce genre de remarque : « Heureusement que j'ai divorcé ! Quand j'ai pu comparer, je me suis aperçu que mon mari qui se croyait un dieu au lit n'était qu'un enfant de chœur ! ». « Pas de chance d'avoir un appareil sexuel si démonstratif : c'est tout

ou rien.... ». « T'es sûre, rien rien ? Ou à moitié rien ? »

On éclate de rire devant nos déceptions autant que devant leurs défaillances ; car c'est bien connu l'amour, c'est dans la tête ! On est des cérébrales, nous pauvres femmes...

Et Jane allume son énième cigarette en rêvassant...

Je débarrasse en disant : « Il est déjà midi ! T'as faim, toi ? »

– Tu rigoles ! On sort juste de table ! Mais faut que je m'achète des cigarettes pour ce soir, si tu vas chercher du pain... ».

L'après-midi, on aime bien faire un tour à Pontaillac voir la falaise et le terrain de camping où mon père installait sa roulotte, ou bien aller à la crique des Platins au sable miel, aux rochers déchiquetés, percés par les marées et aux carrelets posés sur leurs longues pattes comme des gardiens de la côte. La vue de l'Océan m'a toujours fait du bien... La vue sur le grand Large.

Cependant, une fois par an, je pose à Jane la question rituelle : « Un petit pèlerinage à Barbezieux, ça te dit ? »

Barbezieux est la ville natale de Jane, et moi, j'y ai fait ma scolarité jusqu'au bac.

J'aime bien y revenir, mais sans nostalgie ; la route est belle en été, et vide car les vacanciers sont au bord de mer.

Jane ne répond pas immédiatement ; elle est tiraillée entre ses contradictions intimes.

D'une part c'est la petite ville où elle a vécu avec sa mère, où elle s'est mariée, et où sont nées ses deux

filles ; le Barbezieux d'un certain bonheur ; d'autre part, comme le revers d'une médaille, c'est le lieu où son mari l'a trompée, l'a bafouée jusqu'au point du non retour, le lieu d'une défaite, le Barbezieux d'un certain malheur.

Alors ? Pile ou face ?

Parfois, elle me donne cette réplique : « Non ! Pas envie de voir ces cons ! »

Aujourd'hui, j'ai celle-ci : « On y va, il y a longtemps que j'ai pas vu leurs tronches... »

La route de Saintes à Pons est droite, probablement un tracé romain, la lumière de juillet donne un beau reflet doré aux bataillons de tournesols, leurs têtes brunes, disciplinées regardent toutes dans la même direction, mais leurs larges pétales orange sont autant de sourires prouvant des intentions pacifiques. Ne vous avisez pas de vouloir cueillir une fleur à mains nues, elle se défend et sa tige fibreuse vous entaille la peau ; contentez-vous de contempler ces champs de tournesols aux fleurs éclatantes répétées à l'infini. C'est une fleur qui préfère la compagnie de ses semblables et ne supporte pas la solitude. Sauf les éternels tournesols de Van Gogh.

Dans la voiture, on parle moins. Je ne roule pas vite, j'apprécie les couleurs et Jane semble perdue dans ses pensées, quand sa question me tombe dessus :

– Je t'ai parlé de mon demi-frère ?

– Toi ? Tu as un demi-frère ? Première nouvelle ! Je retrouve bien la cachottière de mon année de surveillante à Angoulême...

– Non, ce n'est pas une blague...

Nous arrivons vers Archiac où Jane avait des bons souvenirs chez ses grands-parents paternels ; la proximité des lieux de son enfance semble déclencher la confiance.

« Mes parents avaient comme bons amis un jeune couple de leur âge, Mado et Paul.

A l'enterrement de mon père, ils étaient près de ma mère. Tu penses bien que tout Barbezieux y était : la mort d'un homme jeune et père de famille, ça plombe l'ambiance bon enfant d'un village ; ça alimente les cancans aussi ! Mais ma mère était trop sous le coup du chagrin, isolée derrière sa voilette noire pour observer les autres, notamment son amie Mado, en pleurs elle aussi.

Quand il a fallu reprendre les activités et remonter l'entreprise, Mado et son mari ont été là, présents, essayant de lui rendre la vie quotidienne moins pénible. C'est souvent dans l'épreuve du deuil que tu comptes tes véritables amis. Paul admirait la ténacité de ma mère et son courage de même que Mado, malgré sa grossesse et son aîné, trouvait toujours le temps de venir voir si elle pouvait lui rendre service. Et puis Mado a accouché d'un beau petit garçon, et le couple a continué de voir ma mère régulièrement.

Or un soir, Paul est passé chez ma mère, seul.

Ma mère s'est étonnée de le voir sans Mado mais il a prétendu que le petit avait de la fièvre et qu'elle préférait le veiller. J'étais moi-même couchée, je n'avais que cinq ans et maman tenait à ses principes éducatifs.

Paul réclama un petit pineau et ma mère, mi-sévère mi-riant lui déclara que c'était le dernier car elle avait bien remarqué qu'il était imbibé en arrivant ; tout le

monde savait qu'il avait un petit penchant pour la bouteille mais quand on est agriculteur et qu'on a des vignes, ça n'étonne pas. En Charente le vin est la boisson de l'homme et l'eau la boisson de la femme. Tout est une question de modération. Le Paul se resservit quand elle avait le dos tourné. Ma mère sentait bien qu'il tournait autour du pot et qu'il avait quelque chose à lui dire.

Elle était pourtant tranquille : il ne venait pas pour elle. Tout le monde savait la passion qu'elle avait éprouvée pour son mari et qu'elle continuait d'éprouver au-delà de la mort ; personne ne se serait risqué à lui faire des avances ; surtout pas son meilleur ami. De plus, elle plaignait secrètement Mado d'avoir à supporter son rustre de mari, il risquait de finir mal à trop caresser la bouteille.

D'ailleurs elle avait rangé le flacon de pineau et regardait ostensiblement la pendule. Lui s'incrustait sachant que le lendemain était dimanche et qu'il n'y avait pas la contrainte du boulot pour Irène, ma mère. Il ignorait que ses nuits étaient courtes et qu'elle allait tôt à la messe, le dimanche. La patience a ses limites, quand elle estima que ce n'était plus une heure convenable pour un homme marié d'être là, elle se leva et l'incita à rentrer chez lui.

Il resta assis et lui sortit enfin ce qu'il avait sur le cœur :

– Ben, j'voulais te dire, que le petit de la Mado, il est pas de moi, mais de ton mari...

Ma mère se rassit, abasourdie, et resta silencieuse.

– D'abord il lui ressemble et pis c'est Mado elle-même qui me l'a avoué...

Ma mère se taisait toujours : son mari n'était pas un coureur. Elle ne le voyait vraiment pas s'enticher de Mado, une brave fille sans malice. En revanche, elle comprenait fort bien que son amie ait été attirée par un homme qui avait autrement plus de classe que son soiffard de mari !

Celui-ci la regardait d'un air porcine, content de l'avoir troublée dans sa belle certitude de veuve explorée.

Escomptant peut-être une colère qui ferait écho à sa lâcheté, il la relança :

– Hein ? Qu'est-ce t'en dis ?

– Tu veux que je te dise ? J'voudrais qu'il soit encore là, à lui en faire un autre ! »

J'ai beau tenir le volant, je manifeste :

– Chapeau ! Belle parole d'amour de la vie !

– D'amour tout court ! Elle a aimé mon père malgré son suicide et malgré ce Petit...

Quand il était né, ma mère avait donné à Mado ma layette qu'elle avait soigneusement rangée, sans savoir... C'est drôle, la vie...mon frère a eu ma layette...

Je me tais, puis finis par demander :

– Mais toi qui ne m'avais jamais parlé de l'existence de ce frère, comment se fait-il qu'aujourd'hui tu en parles... tu l'exhumes ?

– C'est justement parce qu'il n'est pas mort ! Et que moi non plus ! Je sais qu'il a un commerce à Barbezieux... On ira au « Café du Paris », il y sera peut-être... je le saluerai, il me connaît mais il n'a

jamais su que j'étais sa demi-sœur ; on parlera peut-être mais je ne dirai rien...

A mon tour de ne pas répondre. Moi qui croyais connaître sa vie par cœur...

A l'horizon pointe le champignon du château d'eau couvert d'ardoise pour imiter celle du vrai château du XV^e de Barbezieux ; on ne va pas tarder à arriver.

Je me tais devant cette souffrance refoulée, d'avoir été fille unique et devant cette tentative muette, de retrouver un frère qui ressemble à son père.

Le Grand R de RIHIVELI

L'avion décolle ; nous revenons en France. Ce séjour à Rihiveli a été plein de surprises. Mon esprit vagabonde. Mon frère Marc somnole, heureux : son séjour de plongée l'a guéri de sa rupture avec Hélène.

Moi, si je ferme les yeux, ce ne sont pas les fonds sous-marins que je revois...

C'est le moment où Il a dansé. Il, avec une Majuscule. « Il », celui qui accapare toutes mes pensées ! Le Grand R...Lui, si proche et si lointain...

Les organisateurs de la semaine de plongée, Jim et Tanit, étaient passés de table en table, et avaient annoncé une soirée dansante. C'était l'avant dernière soirée du séjour.

La piste était ronde. La musique devint plus forte. De loin, Tanit fit signe à qui voulait danser, de venir la rejoindre...

Tanit : une superbe femme ! Les hanches moulées dans un fin paréo, dévoilant un ventre plat parfait, elle ondulait en tendant les bras. Sous un chemisier noué au-dessus du nombril, les seins, libres, flottaient lascivement. Sa peau dorée, luisait à la lueur des

projecteurs multicolores et sa chevelure, de ce blond devenu jaune paille par le sel de la mer, balayait ses épaules dénudées. Son regard à la Marilyn Monroe, faussement candide et sensuel à la fois, appelait les mâles et souriait aux femelles ; il semblait dire : « Lâchez-vous, c'est facile la séduction... Après-demain, ce sera trop tard ! »

Hommes et femmes se lancèrent sur la piste. Chacun sachant pertinemment, qu'une fois remonté dans l'avion, les soucis quotidiens le rattraperaient trop vite.

L'œil fixé sur le balancier des fesses de Tanit, les hommes mariés agrippaient leur épouse, et les célibataires gravitaient autour d'elle, un peu intimidés car les regards de son compagnon, un bel homme au visage taillé à la serpe, semblaient vaguement blasés en la contemplant, un joint entre ses doigts repliés.

Le choix des slows langoureux donnait un rythme alangui, propice à la douceur de la nuit.

Mais quand un air de Rock and Roll éclata, seuls quelques bons danseurs restèrent en piste.

Soudain, une silhouette bondit. On vit Le Grand R, propulsé au milieu de la piste face à Tanit.

Il se mit à danser en l'encerclant, tel un Indien tournant autour d'un Totem.

Sa danse non-conformiste, saccadée, frénétique éveilla quelques sourires de commisération : il frisait le ridicule, il allait s'arrêter, c'était un pari, il n'allait pas tenir à cette cadence-là !

Mais contre toute attente, il poursuivait ses cercles... Il bondissait tel un faune, infatigable. Tanit, au début amusée et flattée, semblait fascinée : l'hommage était clair, ce n'était pas la Danse du